

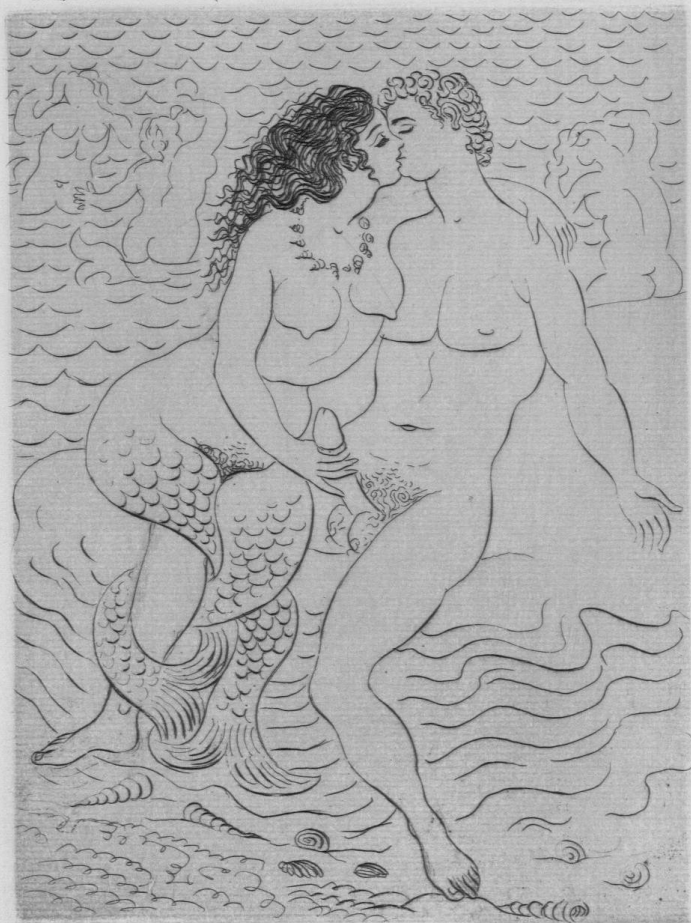
ALFRED JARRY

LES SILÈNES

*Avec un frontispice gravé
à l'eau forte*

PAPEETE
LES BIBLIOPHILES CRÉOLES

LES SILÈNES



ALFRED JARRY

LES SILÈNES

*Avec un frontispice gravé
à l'eau forte*

Le Diable dans

l'Enfer

Les Péchés mortels

Les Péchés véniels

PAPEETE
LES BIBLIOPHILES CRÉOLES

LES SILENCES



TRIVIES

LES SILENCES

Phallus par le front ridé
Sur cet mineur en l'on gèle
Rue du Carré au cas de l'étranger
N'attendant pas la démolition.

Seul fait un usage de son
Téméraire libre et en sapeur.

Il suffit sur ses bords pour les républicains.

ENTRÉE

Le Diable chante :

*Phallus en l'air, coudriers nains
Les enfants du Péloponèse
Ont de jolis palmiers en zinc
Pour enculer les Polonaises.*

*Les Polonaises ont les doigts gourds
Les palmiers au cul leur sont lourds*

*Phallus en fer mal dessoudés
Par le ciel de plomb des tropiques
S'en vont par trois à l'Echaudé
Grimper un anus symboliste.*

*Le Mercure est pour les amants
Poésie ou médicament.*

*Phallus par le froid rétrécis
Sur cet univers ou l'on gèle
Rue du Caire ou rue de Poissy
N'attaquent pas la demoiselle.*

*Seul fait un nuage de feu
Témoins libres et vit vaporeux.*

Il souffle sur ses doigts pour les réchauffer.

I

Clair et chaud jour d'été. Le Diable est assis sur un tertre et gèle.

LE DIABLE. — Fait froid, froid — en enfer il fait plus chaud! — Ma satirique grand'mère m'a, à la vérité — sept étant le nombre le plus fréquent de la Bible — mis sept petites chemises de fourrure, sept petits manteaux de fourrure et sept petites casquettes de fourrure. — Mais il fait froid, froid! Dieu m'emporte, il fait très froid? Si je pouvais seulement voler du bois ou allumer une forêt — allumer une forêt! — Tous les anges! Serait tout de même drôle, si le diable devait périr gelé! Voler du bois — allumer forêt — allumer — voler.

Il gèle.

II

Un naturaliste entre, botanisant.

LE NATURALISTE. — Vraiment, il se trouve dans cette contrée de rares végétaux; Linné, Jussieu... Seigneur Christ, qui est couché ici sur la terre? Un homme mort, et, comme on le voit clairement, gelé! Eh bien, c'est tout de même étonnant! Un miracle, s'il y avait ce qu'on peut appeler des miracles! Nous sommes aujourd'hui le 2 août, le soleil est flambant au ciel, c'est le jour le plus chaud que j'aie vécu, et cet homme ose, a le toupet, contre toutes les règles et observations des hommes sages, de geler! — Non, c'est impossible, absolument impossible! Je vais mettre mes lunettes!

(Il met ses lunettes.)

Etonnant, étonnant! J'ai mis mes lunettes et le gaillard n'en est pas moins gelé! Au plus haut point étonnant! Je vais le porter à mes collègues!

Il empoigne le diable par le collet et l'entraîne avec soi.

qu'il soit encore grand tout proportionné on allong
encore en outre une longueur elle est mesurée de six
Les Naturalistes Très Justes collègues
collègues et mesurés avec un compas et un
- (Il allume une pipe et la fume tranquillement
table) et dit avec un regard supérieurement
se faire Naturaliste par son grand caractère
faute d'être attentif à la parole de Messieurs, je pense
maintenant au sujet de l'écrit de l'écrit de l'écrit
clair, et j'espère que je ne me trompe pas. Répondre à mes
à l'envers de la page et l'écrit de l'écrit de l'écrit de l'écrit

III

Salle dans le château. Le Diable est étendu sur la table et les quatre naturalistes debout autour de lui.

PREMIER NATURALISTE. — Vous m'accordez, messieurs, que l'affaire de ce cadavre est un cas entortillé?

DEUXIÈME NATURALISTE. — Si l'on veut! Il est seulement fâcheux que ses vêtements de fourrure soient si labyrinthiquement noués, que même Cook, qui a fait le tour du monde, ne pourrait les délayer.

PREMIER NATURALISTE. — Vous m'accordez que c'est un homme?

TROISIÈME NATURALISTE. — Certainement! Il a cinq doigts et pas de queue.

QUATRIÈME NATURALISTE. — Voici seulement la question à résoudre, quelle espèce d'homme c'est?

PREMIER NATURALISTE. — Parfaitement! Mais comme on ne peut se mettre à la besogne avec trop de précautions,

Le Naturaliste. — Vraiment, il se trouve dans cette
contre de la vérité. L'écrit de l'écrit de l'écrit de l'écrit
qui est couché sur la table. Un homme mort, et comme
on le voit clairement, c'est un homme mort, et comme
étonnant! Un miracle, si l'on veut ce qu'on peut appeler des
miracles! Nos hommes aujourd'hui ne sont, le soleil est
flambant au ciel, c'est le jour le plus chaud que j'aie vécu,
et cet homme est, à le toucher, contre toutes les règles et
observations des hommes sages de l'écrit. — Non, c'est
impossible, absolument impossible! Je vais mettre mes
lunettes!
(Il met ses lunettes.)
Étonnant étonnant! J'ai mis mes lunettes et le gaillard
n'en est pas moins écrl! Au plus haut point étonnant! Je
vais le porter à mes collègues!
Il empêche le diable par la colle et l'écriture avec sa

quoiqu'il soit encore grand jour, je propose qu'on allume encore en outre une lumière.

TROISIÈME NATURALISTE. — Très juste, Monsieur mon collègue!

(*Ils allument une lumière et la placent près du Diable, sur la table.*)

PREMIER NATURALISTE (*après que tous quatre ont considéré le Diable avec l'attention la plus soutenue*). — Messieurs, je pense maintenant, au sujet de ce cadavre énigmatique, y voir clair, et j'espère que je ne me trompe pas. Regardez ce nez à l'envers, cette gueule large et lippue — remarquez, dis-je, cet inimitable trait de grossièreté divine moulée sur toute la face, et vous ne douterez plus que vous voyiez étendu devant vous un de nos actuels critiques, et à coup sûr un authentique.

DEUXIÈME NATURALISTE. — Cher collègue, je ne puis si pleinement partager votre avis, au reste extraordinairement sagace. A ne point mentionner que nos critiques d'aujourd'hui, surtout les critiques de théâtre, sont plus naïfs que grossiers, de plus je ne flaire dans cette figure morte pas un des caractères que vous nous avez fait la grâce d'énumérer. Je garantis au contraire totalement qu'il y a quelque chose d'une joliesse de jeune fille là-dedans! les sourcils touffus, surplombants, indiquent cette délicate pudeur féminine, qui s'efforce de cacher même ses regards, et le nez, que vous appelez à l'envers semble bien plutôt s'être détourné par courtoisie, pour laisser au languissant amant une plus grande place au baiser... C'en est assez; si tout ne me trompe pas, cet être humain gelé est la fille d'un pasteur.

TROISIÈME NATURALISTE. — Je dois avouer, Monsieur,

qu'il y a quelque chose de hasardé dans votre hypothèse. Pour fille de pasteur qu'elle soit, une fille de pasteur n'en possède pas moins cette tournure qu'ont en général ces divines créatures que nous appelons femmes, le mouvement nonchalant de la nuque, l'ondulation musicale des vertèbres, le renflement distingué des cuisses (du latin *coxa*) et je cogite qu'au lieu où sont d'ordinaire les petites lèvres ou nymphes (du grec *nymphè*) le sujet que voici doit s'orner d'un appendice à forme de trident. Aussi présumè-je que c'est le Diable.

PREMIER ET DEUXIÈME NATURALISTES. — C'est *ab initio* impossible, car le Diable ne s'adapte point à notre système.

QUATRIÈME NATURALISTE. — Ne vous disputez point, mes estimables collègues! A présent, je vais vous dire MON avis, et je parie que vous serez aussitôt du même. Considérez l'énorme laideur, qui nous fait crier l'un contre l'autre sur chaque mine de cette figure, et vous êtes à coup sûr contraints de me concéder qu'une telle caricature ne saurait du tout exister s'il n'y avait point de femmes de lettres.

LES TROIS AUTRES NATURALISTES. — Oui, c'est une femme de lettres; nous cédon à la force de vos arguments.

QUATRIÈME NATURALISTE. — Je vous remercie, mes collègues! Mais qu'est-ce là? Voyez-vous comme la morte, depuis que nous lui avons placé la lumière brûlante devant le nez, commence à se mouvoir? Maintenant elle tressaille des doigts — maintenant elle hoche la tête — elle ouvre les yeux, — elle est vivante!

LE DIABLE (*se dressant sur la table*). — Où suis-je? Hou! je gèle toujours. (*Aux naturalistes*) Je vous prie, Messieurs, fermez donc là-bas les deux fenêtres, je ne puis supporter le courant d'air!

PREMIER NATURALISTE (*fermant la fenêtre*). — Nous avons un poumon assurément faible.

LE DIABLE (*descendant de la table*). — Pas toujours! Si je suis assis dans un poêle bien bourré de feu, non!

DEUXIÈME NATURALISTE. — Comment! Vous vous asseyez dans un poêle bien bourré de feu?

LE DIABLE. — Oui, j'ai l'habitude de m'asseoir quelquefois là-dedans.

TROISIÈME NATURALISTE. — Remarquable habitude! (*Il le note*).

QUATRIÈME NATURALISTE. — Pas vrai, Madame, vous êtes une femme de lettres?

LE DIABLE. — Femme de lettres? Qu'est-ce que cela veut dire? De telles femmes le Diable les tourmente, mais Dieu préserve le Diable qu'elles soient le Diable lui-même!

TOUS LES NATURALISTES. — Quoi? Mais alors c'est le Diable? le Diable?

(*Ils veulent s'enfuir*).

LE DIABLE (*à part*). — Ah! à présent je peux pour un coup mentir à cœur joie! (*Haut*) Messieurs! où courez-vous? Calmez-vous! Vous n'allez pas prendre la fuite devant un badinage que je fais avec mon nom?

(*Les naturalistes reviennent*).

Je m'appelle *Diable*, mais je ne le suis véritablement pas.

PREMIER NATURALISTE. — A qui donc avons-nous l'honneur de parler?

LE DIABLE. — A Théophile-Chrétien Diable, chanoine du petit service ducal de ^{ooo}, membre honoraire d'une société pour l'encouragement du christianisme sous les Juifs, et chevalier de l'ordre pontifical du mérite civil, qui m'a récemment, au moyen-âge, été conféré par le pape,

pour avoir maintenu la populace dans une crainte durable.

QUATRIÈME NATURALISTE. — Alors, vous devez déjà avoir atteint un âge important?

LE DIABLE. — Vous vous trompez. J'en ai que onze ans.

PREMIER NATURALISTE (*au deuxième*). — C'est le plus grand sac à mensonges que j'aie jamais vu!

DEUXIÈME NATURALISTE (*au troisième*). — Alors il plaira beaucoup aux dames.

Le Diable s'est toujours rapproché davantage de la lumière et a involontairement plongé le doigt dans la flamme.

PREMIER NATURALISTE. — Seigneur Dieu? Que faites-vous, Monsieur le Chanoine? Vous mettez votre doigt dans la lumière?

LE DIABLE (*déconcerté, retirant son doigt*). — Je... J'aime à mettre mon doigt dans la lumière!

TROISIÈME NATURALISTE. — Etrange passion! (*Il le note*).

Le MARGRAVE. — Bon, il est à l'heure.
 Le DIABLE. — En second lieu, pour vos maîtres à moi.
 Le MARGRAVE. — Te moques-tu de moi, diable ?
 ce que ces prétentions extravagantes ? Mettez à moi, dix
 compagnons tailleurs ! Pourquoi précisément des compa-
 gnons tailleurs ?

Le DIABLE. — Parce que ce sont les plus innocents.
 Le MARGRAVE. — C'est une raison ! mais tenez ! quelle
 insulte ! Non, je veux bien à la rigueur en mettre en
 pièces sept, mais pas un de plus.

IV

Le DIABLE (à part). — Laisse-moi
 chercher comme un juif !

La salle dans le château. Le margrave Tual entre.

Le MARGRAVE. — Bonjour, Monsieur, l'en égorgerai
 avec onze mêmes douze ; laissez-moi seulement le troisième ;

LE MARGRAVE. — La Liddy est un superbe animal et
 me plaît fort. Je veux l'épouser ou la poignarder.

LE DIABLE (s'avançant à part). — Homme estimable.
 (Haut). Le margrave Bétail, si je ne me trompe ?

LE MARGRAVE. — Le margrave Tual, si vous ne voulez
 pas des coups de bâton.

LE DIABLE. — Votre grâce est toquée de la jeune
 baronne.

LE MARGRAVE (gémissant). — Outre mesure !
 LE DIABLE. — Je vous la procure.

LE MARGRAVE. — Comment ?
 LE DIABLE. — Mais à conditions.

LE MARGRAVE. — Stipulez ce qu'il vous plaît.

LE DIABLE. — D'abord il faut que vous fassiez étudier
 à votre fils la philosophie.

LE MARGRAVE. — Bon.

LE DIABLE. — En second lieu, que vous mettiez à mort treize compagnons tailleurs.

LE MARGRAVE. — Te moques-tu de moi, coquin? Qu'est-ce que ces prétentions extravagantes? Mettre à mort treize compagnons tailleurs! Pourquoi précisément des compagnons tailleurs?

LE DIABLE. — Parce que ce sont les plus innocents.

LE MARGRAVE. — C'est une raison! mais treize! quelle multitude! Non, je veux bien à la rigueur en mettre en pièces sept, mais pas un de plus.

LE DIABLE (*offensé*). — Pensez-vous que je me laisse marchander comme un Juif?

(*Il veut sortir*).

LE MARGRAVE. — Ecoutez, Monsieur, j'en égorgerai neuf, onze, même douze; laissez-moi seulement le treizième; ça dépasserait la juste douzaine!

LE DIABLE. — Soit, je me contente du chiffre, si tout au moins, pour le treizième, vous vouliez bien lui casser quelques côtes.

LE MARGRAVE. — Oh! pour une paire de méchantes côtes, cela m'est indifférent. Mais... mais...

LE DIABLE. — Encore un mais?

LE MARGRAVE. — Oui, voyez-vous. J'ai un habit neuf et un neuf gilet blanc, et ils seront bien salis par ce massacre!

LE DIABLE. — C'est moins que rien! Vous n'avez qu'à mettre une serviette devant vous!

LE MARGRAVE. — Le vautour m'emporte, c'est vrai! Je mettrai une serviette devant moi!

LE DIABLE. — Et demain je vous attends auprès de la

maisonnette de la forêt, à Schallbrunn, alors vous dénouerez votre serviette et prendrez la baronne dans vos bras.

LE MARGRAVE. — Hohoho! Pour cela, je n'aurai pas besoin de serviette!

Il sort.

ment belle. — Pour sa beauté je donne à son époux un nom de conventionnelle.

LE DIABLE. — Elle a de l'insouciance, c'est le mot. — Elle a de la joie dans son cœur, dans sa tête, dans son cœur.

LE DIABLE. — Ça tend les soulèvements pour ça. — Ça tend les soulèvements pour ça.

DU VAL. — Elle est innocente, c'est tout. — Elle est innocente, c'est tout.

V

Du Val entre, monologuant.

DU VAL. — Ma noce approche! Ma fiancée est spirituelle, belle et noble. Mais j'ai douze mille écus de dette, et elle est trop prévoyante pour me mettre en mains un tel capital avant le reste. Je voudrais qu'elle fût en haut du Bructère et que j'eusse son sac sur le dos!

LE DIABLE (*s'avançant, à part*). — Encore un homme estimable! (*Haut*). Votre serviteur. Monsieur Du Val! Comment va?

DU VAL. — Mal, Monsieur le Chanoine!

LE DIABLE. — Que dois-je vous payer pour votre fiancée?

DU VAL (*en colère*). — Monsieur, vous...

LE DIABLE. — Je suis passionné collectionneur de hannetons célibataires, d'aubergistes gras et de jeunes fiancées et ne lésinerai pas sur le prix!

DU VAL. — Tiens, tiens! Collectionneur! Ne pas lési-

ner! Que m'offrez-vous pour Liddy? Elle est extraordinairement belle.

LE DIABLE. — Pour sa beauté, je donne 2.000 écus en monnaie conventionnelle.

DU VAL. — Elle a de l'intelligence.

LE DIABLE. — Je la paie donc cinq sous deux liards de moins, car c'est chez une jeune fille une tare.

DU VAL. — Elle a la main fine et blanche.

LE DIABLE. — Cela rend les soufflets doux; pour cela, je paie 7.000 écus d'or.

DU VAL. — Elle est encore innocente.

LE DIABLE (*se renfrognant*). — Heu, innocente par-ci, innocente par-là, je ne vous donne pour cela que trois sous et un liard en cuivre.

DU VAL. — Mais Liddy a aussi de la sensibilité, de l'imagination. Ainsi, j'ai lu sur son journal privé qu'elle assimilait l'appareil génital des mâles à un travail compliqué de robinetterie.

LE DIABLE. — La sensibilité gâte le teint, l'imagination fait des cercles bleus autour des yeux, et de mauvaises soupes. Pour tout ce bazar, je donne par ironie une pièce de trois centimes.

DU VAL. — Vous avez un goût assez difficile.

LE DIABLE. — Pour bien finir, je vous paie, pour que vous vous taisiez sur les qualités morales de la baronne, qu'il m'est malsain d'entendre, encore 11.000 écus en ducats couronnés de Hollande, et je vous demande si mes offres vous paraissent acceptables.

DU VAL. — Tout cela fait, en tout?

LE DIABLE (*comptant sur ses doigts*). — Pour la beauté, 2.000 écus en monnaie conventionnelle;

pour l'innocence, 3 sous 1 liard en cuivre;
pour la main blanche, 7.000 écus en or;
pour la sensibilité et l'imagination, 1 pièce de 3 centimes par ironie;

pour le silence qui sera gardé sur ses qualités morales, 11.000 écus en ducats couronnés de Hollande;

cela fait ensemble 20.000 écus 3 sous 4 liards. J'en déduis 5 sous 2 liards pour l'intelligence. Reste 19.999 écus, 18 sous, 2 liards.

DU VAL. — Tope, monsieur le collectionneur de fiancées et hannetons! Quand toucherai-je l'argent?

LE DIABLE. — Sur le champ! Jurez-moi en échange d'attirer la Liddy demain dans sa petite maison du bois de Schallbrunn, d'empêcher ses domestiques de l'accompagner, et de ne pas vous enquêter de ceux qui là-bas raviront la jeune fille.

DU VAL. — Je m'y engage, sauf à attirer moi-même la baronne à Schallbrunn, parce qu'on trouverait cela suspect de ma part. Je vous conseille de décider l'esthète Mort-aux-Rats à proposer à Liddy une promenade de ce côté; il lit beaucoup les néo-romantiques et délire presque dans la maisonnette.

LE DIABLE. — Je vais essayer cela avec lui. Mais pour cette restriction, vous trouverez bon que j'acquitte la moitié de ma dette en papier-monnaie autrichien.

DU VAL. — Hé, Monsieur, vous êtes un damné avare!

LE DIABLE (*flatté et réjoui*). — Oh! je vous en prie, vous me faites rougir! Je suis bien volontiers damné, bien volontiers avare, furieusement volontiers avare, mais pas encore assez, bien loin de là!

Il sort avec Du Val.

Il n'est pas de la Vieillesse, mais de la Vieillesse...
pour la main blanche, 7.000 francs en or...
pour la ressemblance et l'originalité, 1.000 francs de...
partir de...

VI

La chambre de Mort-aux-Rats. Mort-aux-Rats est assis
à une table et veut composer.

Hélas, les pensées! Les rimes sont là, mais les pensées,
les pensées! Je m'assieds là, je bois du café, je mâche des
plumes, j'écris, je biffe, et je ne peux trouver aucune pensée,
aucune pensée! Même les oasis de la masturbation sont
désertes pour moi! Ha, comment saisir cela? Halte, halte!
quelle idée me vient? Somptueux, divin! C'est précisément
sur cette pensée, que je ne puis trouver de pensées, que je
vais faire un sonnet, et vraisemblablement cette pensée sur
le manque de pensée est la plus géniale pensée qui pouvait
s'offrir à moi. Je vais incontinent sur ce sujet : que je ne
puis composer, composer un poème. Que piquant, qu'ori-
ginal! (Il court devant la glace d'honneur). J'ai bien l'air génial!
(Il s'assied à une table). Maintenant je commence! (Il écrit).

Il n'est pas de la Vieillesse, mais de la Vieillesse...
pour la main blanche, 7.000 francs en or...
pour la ressemblance et l'originalité, 1.000 francs de...
partir de...
pour le silence qui sera gardé sur ses dantes moelles,
1.000 francs en diamants couronnés de Hollande...
cela fait ensemble 20.000 francs à sous 2 francs...
débiter à sous 2 francs par l'originalité...
18 francs à l'heure...
De V. A. — Topé, monnaie la collectionneur de finances
et harnois! Quand voudra-t-il...
Le Diable — Sur le devant de la porte...
Schallert, d'empêcher ses domestiques de l'accompagner...
de ne pas...
je suis...
le Diable — Je ne...
baronne à Schallert, parce qu'on trouverait cela suspect...
le Diable — Je vous conseille de...
la maisonnette...
Le Diable — Je vais...
cette...
de ma...
Le Diable — Hé...
Le Diable — Oh!...
me...
dès...
Il n'est pas de la Vieillesse, mais de la Vieillesse...

SONNET

*J'étais assis à ma table et mâchais ma plume,
Ainsi que...*

Qu'est-ce qui est assis maintenant dans tout l'univers avec le même air que j'ai si je mâche ma plume? D'où tirerai-je une heureuse image? Je vais sauter à cette fenêtre et voir si je n'aperçois rien qui me ressemble!

(Il ouvre la fenêtre et regarde dans le vide).

Là-bas est accroupi un jeune homme contre le mur en train de... Non, ça ne me ressemble pas! Mais là, sur le banc de pierre, est assis un vieux mendiant, et il mord dans un morceau de pain dur... Non, ce serait trop trivial, trop ordinaire! *(Il ferme la fenêtre et marche par la chambre).*

Hein, hein! Rien ne me convient donc? Je vais une bonne fois énumérer tout ce qui mâche. Un chat mâche, un putois mâche, un lion... Halte! un lion! Que mâche un lion? Il mâche ou un mouton, ou un bœuf, ou une chèvre, ou un cheval? Ce qu'au cheval est la crinière les barbes le sont à une plume, et ainsi les deux paraissent assez analogues. *(Poussant des cris de joie).* Triomphe, c'est bien l'image! Hardi, neuf, caldéronien!

*J'étais assis à ma table, et mâchais ma plume,
Ainsi que le lion, quand l'aube blanchit d'effroi
Mâche le cheval, sa plume rapide...*

(Il lit ces deux vers encore une fois à voix haute, et claque de la langue, comme ravi de leur goût.)

Non, non! Une telle métaphore, il n'y en a pas! J'ai peur devant ma propre puissance poétique. *(Humant confortablement une tasse de café).* Le cheval, une plume de lion. Et

l'épithète « rapide »! Que c'est frappant! Quelle plume pourrait être plus rapide que le cheval? Et les mots « quand l'aube blanchit d'effroi », que purement homériques! Ils ne conviennent pas ici, mais ils rendent l'image indépendante, ils en font une épopée en petit! O! il faut que je coure encore devant la glace! *(S'y contemplant)* Par Dieu, visage au plus haut point génial! Il est vrai que le nez est un peu colossal, mais c'est de situation!

Ex nugere leonem, et on nez on reconnaît le génie!

l'épithète « rapide » ! Que c'est fastidieux ! Quelle plume pour-
rait être plus rapide que le cheval ? Et les mots « quand
l'aube blanchit d'effroi » que parviennent à exprimer ! Ils ne
conviennent pas ici, mais ils rendent l'image indépendante,
ils en font une épique en soi. O ! il faut que le cœur
encore égayé de plaisir (et contentement) Par Dieu, vienne
au plus haut point général, il est vrai que le mot est un peu
colossal, mais c'est de situation.

Et maintenant, et en non au reconnaît de général.

VII

LE DIABLE, *entrant*. — Bonjour Monsieur Mort-aux-Rats.

Mort-aux-Rats se retourne et aperçoit, au moment même où il veut rendre son salut au diable, le sabot de celui-ci, les toiles dont il était enveloppé s'étant détachées.

MORT-AUX-RATS. — Dieu tout-puissant, le diable ! (*Il essaie de se sauver*).

LE DIABLE (*apercevant son sabot, trépigne rageusement*). — Horrible imprévoyance ! (*A Mort-aux-Rats*). Ne soyez pas épouvanté ! J'ai lu vos poèmes !

MORT-AUX-RATS (*aussitôt flatté*). — Vous les avez lus ! Vous les avez lus !

LE DIABLE. — Oui, et ils m'ont plu extrêmement.

MORT-AUX-RATS (*entièrement rassuré*). — Oh ! vous m'accordez une louange que je peux à peine... Vous faites des vers vous aussi ?

LE DIABLE. — Je...

MORT-AUX-RATS (*l'interrompant*). — Vous devriez faire des vers! Essayez! Vous ferez des poèmes admirables!

LE DIABLE (*à part*). — Parce que j'ai loué les siens.

MORT-AUX-RATS. — Je vous demanderai seulement de signer vos vers d'un autre nom que le vôtre. Non pas, parce que, comme il est de mode actuellement, vous devriez avoir honte de vos poèmes, mais seulement afin de dissimuler ce que votre nom a de trop caractéristique. Et de même, par exemple, qu'un homme dont l'esprit est sombre, taciturne, pourrait se nommer Clarté, vous devriez vous faire appeler Ange, Ciel ou Vertu.

LE DIABLE. — Vous me donnez là un conseil qui mérite d'être suivi, Monsieur Mort-aux-Rats! J'ai d'ailleurs déjà produit plusieurs ouvrages. Récemment, par exemple *La Révolution française*, tragédie en 14 années avec un prologue de Louis XV. Mais la pièce a été extraordinairement mal accueillie, surtout à cause de l'erreur suivante : on y guillotinaient les critiques. C'est pourquoi, malgré les efforts de quelques amis que j'ai en Prusse, en Autriche, en Angleterre et en Pologne, je n'arrive pas à la faire représenter une seconde fois. La censure est trop sévère. J'ai néanmoins l'espoir qu'avec quelques retouches on pourra la jouer à nouveau en Espagne. — Je m'occupe en ce moment d'une farce qui paraît aux éditions du Sultan de Turquie, sous le titre : *La lutte grecque pour l'indépendance*, par l'Auteur de *la Révolution française*.

MORT-AUX-RATS. — Vos œuvres, que je connaissais déjà de longue date, sans savoir que vous en étiez l'auteur, ont indiscutablement quelque chose d'immense, Monsieur le Diable! Mais vous prenez par trop de libertés avec l'unité

de temps et de lieux! Et quant aux vers, quant aux vers! Les opinions sur l'univers que vous y exprimez...

LE DIABLE. — Savez-vous ce que c'est que l'univers?

MORT-AUX-RATS. — Quelle question! L'univers est l'ensemble de tout ce qui existe, depuis le moindre vermisseau, jusqu'au plus immense système solaire.

LE DIABLE. — Je veux donc vous dire que cet ensemble de tout ce que vous honorez du nom d'Univers n'est rien d'autre qu'une comédie médiocre griffonnée pendant ses vacances par un ange imberbe et blanc-bec, qui vit dans l'univers véritable, incompréhensible aux hommes, et qui, si je ne me trompe, se trouve encore en classe de première. L'exemplaire dans lequel nous sommes, se trouve, je crois, dans la bibliothèque de prêt de X et est lu précisément en ce moment par une jolie dame qui en connaît l'auteur et qui a l'intention de lui donner là-dessus son opinion, à l'heure du thé, ce soir, c'est-à-dire, après plus de six millions d'années.

MORT-AUX-RATS. — Monsieur, je deviens fou! — Si l'Univers est une comédie, qu'est-ce donc que l'Enfer qui est compris, lui aussi, dans l'Univers?

LE DIABLE. — L'Enfer est la partie ironique de la pièce de théâtre, et il a mieux réussi que le Ciel qui n'en est rien que la partie joyeuse.

MORT-AUX-RATS. — L'enfer ne serait vraiment pas autre chose? Comment, — comment sont punis les coupables?

LE DIABLE. — Nous nous moquons d'un meurtrier, jusqu'au moment où il se met à se moquer soi-même, parce qu'il s'est donné le mal d'assassiner un homme. Mais le plus pénible châtement d'un damné consiste à devoir lire *le Journal du Soir* et *l'Indépendant* sans avoir le droit de cracher dessus.

MORT-AUX-RATS. — Dieu du Ciel, Monsieur le Diable, je constate qu'en Enfer on ne connaît seulement pas mes vers, mais bien toute la littérature allemande. Comment expliquez-vous cela?

LE DIABLE. — Tout naturellement! Il n'y a pas que ce qui est mauvais qui parvienne en Enfer, mais aussi tout ce qui est misérable ou vulgaire. C'est ainsi que le bon Cicéron s'y trouve, aussi bien que le méchant Catilina. Et comme la littérature allemande est justement ce qu'il y a de plus lamentable au monde, nous nous occupons d'elle de préférence.

MORT-AUX-RATS. — Eh, si la littérature allemande est votre principal sujet d'occupation, que les occupations de détail doivent être étranges!

LE DIABLE. — Voici : pendant nos moments perdus, nous faisons des carreaux de fenêtres ou des verres de lunettes en nous servant des esprits qui sont invisibles et par là même, transparents. C'est ainsi que ma grand'mère, quand lui vint l'autre jour la singulière fantaisie de pénétrer l'essence de la vertu, se mit sur le nez les deux philosophes Kant et Aristote; mais comme grâce à eux elle voyait de moins en moins clair, elle se fit, pour les remplacer, une lorgnette avec deux paysans poméraniens, ce qui lui permit de voir aussi nettement qu'elle pouvait désirer.

MORT-AUX-RATS (*s'empoignant la tête*). — Stupéfiant, stupéfiant! Dites-moi, connaissez-vous aussi le Ciel?

LE DIABLE. — Pourquoi pas! J'y ai tout dernièrement reconduit de force Samuel du Freischutz, qui vint en Enfer et voulait à toute force être mon cousin à cause de son orgueil dont il avait donné la preuve au jeune chasseur Max. Il est vrai qu'il s'est terriblement débattu, mais finalement, lorsque je lui eus passé un anneau dans le nez, il

me suivit jusqu'au seuil du paradis où Socrate l'accueillit à bras ouverts et le conduisit immédiatement chez le barbier, afin qu'il se fît couper la barbe et prît ainsi un aspect un peu plus civilisé.

MORT-AUX-RATS. — Oh, puisque vous connaissez le paradis, je vous conjure de me raconter ce que deviennent ces immortels héros de vertu que j'ai choisis pour être les phares de ma vie et de ma poésie? Dites-moi, avant tout, ce que fait le marquis Posa, ce noble modèle de l'amitié?

LE DIABLE. — Vous voulez parler de celui qui se trouve dans *Don Carlos*.

MORT-AUX-RATS. — Celui-là même.

LE DIABLE. — Vous vous trompez, si vous croyez qu'il se trouve au Ciel, il est avec moi en Enfer.

MORT-AUX-RATS. — Comment?

LE DIABLE. — Oui, oui, le marquis Posa s'est tout autant étonné de se trouver soudain en Enfer que Samuel de devoir aller au Ciel. Mais nous lui ôtâmes son portavoix retentissant et lui donnâmes l'occupation pour laquelle il était le plus doué. Il est devenu proxénète et tient un débit de bière à l'enseigne de la Reine Elisabeth.

MORT-AUX-RATS. — Impossible, impossible! Posa, un tenancier de gargotte! Je ne puis m'imaginer cela.

LE DIABLE. — Calmez-vous, son emploi actuel semble lui convenir, il devient gros et gras et a déjà du ventre.

MORT-AUX-RATS. — Du ventre!!! — Mais cet autre grand modèle du sacrifice de soi, le noble, l'admirable peintre Spinarosa, se trouve sûrement au premier rang des élus tout près de Curtius et de Régulus?

LE DIABLE. — Non, vous vous trompez une fois de plus! Spinarosa est employé dans le débit de Posa à titre

de garçon et d'enculé professionnel; c'est ainsi qu'il s'exerce au sacrifice de soi-même, rôle qu'il eût volontiers joué sur terre mais qu'il ne parvenait pas à attraper. Mais on ne voit à présent que trop distinctement à son sphincter crevassé, lorsqu'il offre ses fesses en même temps que la bière de Weisburg aux hôtes du marquis, que le sacrifice de cette chose lui coûte bien plus d'efforts que le sacrifice de la sèche Camille. Il a même essayé l'autre jour de baiser en cachette mais Posa lui donna un soufflet derrière l'oreille dont il s'est souvenu durant une quinzaine.

MORT-AUX-RATS. — Seigneur, comme l'homme est sujet à erreurs! Spinarosa reçoit une gifle de Posa! Je me meurs! — Et vous qualifiez Camille de sèche! Vous ne parlez pas sérieusement monsieur le Diable? Oh, je vous en prie, que devient cette création idéale de l'amour, qui, même pendant son arrière-saison, pendant cette époque qu'on qualifie de meilleure de la vie, alors que son petit-fils a déjà dépassé sa seizième année, n'oublie néanmoins pas son amour et pousse de doux soupirs, comme si elle n'avait que dix-huit ans? Oh, cette divine créature parcourt sûrement en compagnie de Thecla et de Julia les Champs-Elysées.

LE DIABLE. — Oui, elle était parvenue au paradis et s'était liée avec les deux jeunes filles. Mais un jour Thecla l'appela « mère » sans y prêter attention; cela la mit dans une telle colère qu'elle est venue nous rejoindre en Enfer. Elle se tint là, solitaire, pendant trois semaines, continuant les méditations qu'elle avait déjà commencées au Ciel sur le fait de savoir si elle voyait ou non. Finalement, Falstaff, vint à passer par là; il avait de nouveau une soif intense de champagne et d'autres choses sucrées et je ne sais trop

comment cela se fit, il prit Camille pour un verre de sirop, la saisit et la vida tout d'une traite. Après cela il vint se plaindre auprès de moi de ce que le sirop eût été bien mauvais, car il lui avait donné d'horribles coliques.

MORT-AUX-RATS. — Je perds courage et renonce presque à vous interroger encore. Que deviennent mes héros préférés, le Wallenstein de Schiller et le Hugo de Melluer?

LE DIABLE. — Ils sont tous deux en enfer. Il est vrai que Hugo pensa en mourant que le Ciel s'ouvrait devant lui. Mais il s'était trompé, ce qui peut facilement arriver à un mourant. Certes son frère enleva à l'Archange l'épée vengeresse, non pour la rejeter, mais bien au contraire pour trancher lui-même la tête de son meurtrier et s'il riait alors et faisait de petits signes, c'était de la même façon qu'on fait de petits signes et rit avec un jeune chien déso-béissant à qui l'on va flanquer ensuite une fessée d'autant plus retentissante.

Quant à Wallenstein, après un examen approfondi, nous trouvâmes qu'il était tout indiqué pour devenir recteur. Nous l'attachâmes donc immédiatement à notre collège infernal de Z.

MORT-AUX-RATS. — Que le diable (*se reprenant et avec une révérence*) que Monsieur le Diable, vienne me pendre si je ne suis pas paralysé par l'étonnement et la surprise! Mais continuez! Que deviennent les auteurs eux-mêmes? Que font Schiller, Shakespeare, Calderon, Arioste, Horace?

LE DIABLE. — Shakespeare écrit des notes explicatives pour une édition à bon marché des œuvres de Franz Horn. Dante a jeté Ernest Schulze par la fenêtre. Horace a épousé Marie Stuart. Schiller pousse des soupirs en pensant au chevalier d'Auffenberg. Arioste vient de s'acheter un nou-

veau parapluie. Calderon lit vos poèmes, vous envoie ses compliments les meilleurs et vous conseille d'aller demain en compagnie de Liddy au rendez-vous de chasse de Lapsbrunn, qui serait situé dans une région véritablement romantique.

MORT-AUX-RATS. — Je suis heureux, je suis trop heureux! Je veux pisser, jouer de la cornemuse, grimper sur les tuiles du toit! Calderon lit mes poèmes! Calderon m'envoie ses compliments! De joie j'en dévore une chandelle, que dis-je une chandelle, un lampadaire! Faites à monsieur de la Barca un millier de salutations de ma part, — dites-lui que je suis un de ses plus frénétiques admirateurs, — que je me rendrai au rendez-vous de chasse avec Liddy, quand bien même il me faudrait lui trancher les jambes pour y parvenir; que je...

LE DIABLE. — Assez! Il ne me reste plus un instant! S'il vous arrivait d'avoir besoin de mes services, vous savez que je demeure en Enfer. Les Enfers sont un peu éloignés de ce village; si cependant vous désirez y parvenir rapidement, vous n'avez qu'à vous rendre à Berlin, derrière la muraille royale, ou à Dresde, dans la ruelle des Pêcheurs, ou à Leipzig, dans la ruelle aux Prussiens, ou bien à Paris, au Palais-Royal. Le Tartare n'est qu'à cinq minutes de tous ces endroits et il vous sera même possible de faire le trajet à cheval sur des routes excellentes et admirablement entretenues. Mais le soir approche! Dormez médiocrement!

(Il veut s'éloigner).

MORT-AUX-RATS, *le retenant.* — Un mot seulement! N'ai-je pas le droit de savoir qu'elle est la raison secrète qui vous a fait venir actuellement sur cette terre.

LE DIABLE. — C'est parce qu'on est en train de faire le ménage à fond en Enfer.

MORT-AUX-RATS. — Tous mes remerciements pour votre bienveillante réponse. Dormez bien!

LE DIABLE. — Dormez médiocrement. *(Il sort).*

l'air encore six semaines d'heures supplémentaires au pair
 sec après la fin du monde! Quel emploi utile
 on pourrait faire de ce grand bon de chance! Le bon
 quand donc viendront les beaux jours de la civilisation,
 jours où l'on transporterait ce bon en bancs de classe, où
 l'on disposerait avec ordre tous ces bancs dans les pres-
 tige y mettra de sains garçons et de saines filles
 gens et où l'on me nommera directeur de tout ce matériel
 Alors grâce à un ballon captif je ferai du soleil couchant
 mon luminaire — la tour de l'église deviendra ma plume
 — ce lac là-bas sera mon cratère — et ce massif de mon-
 tagnes au loin sera un nuage de laird dans un témor-
 gance de reconnaissance par les parents —

VIII

Une hauteur devant la ville.

MONROC (*entrant*). — Regarde, voici le hameau paternel!
 Entends, les cloches sonnent les vêpres du haut de la tour
 grise! Avec quelle douceur leur son retentit à mon oreille
 après trois ans d'absence! L'antique château est demeuré
 semblable à lui-même; noble et fier il s'élève au milieu de
 l'estivale floraison de son jardin et dans ses immenses
 fenêtres se joue le premier rayon pourpre du couchant! —
 Oh, Liddy, Liddy, que je t'aime!

(*Rageur*) Si seulement je n'étais pas si effroyablement laid!

LE MAITRE D'ÉCOLE (*entrant sans voir Monroc*).

Je veux m'arrêter ici, contempler les campagnes de
 mon domaine scolaire et suivre le cours de mes patriotiques
 divagations. Comme tout ceci pourrait être amélioré! Si les
 paysans étaient contraints d'aller en classe jusqu'au jour
 où ils auraient appris quelque chose, ils seraient obligés de

faire encore six semaines d'heures supplémentaires, au pain sec, après la fin du monde! Continuons! Quel emploi utile on pourrait faire de ce grand bois de chênes là-bas. Ah! quand donc viendront les heureux jours de la civilisation, jours où l'on transformera ce bois en bancs de classe, où l'on disposera avec ordre tous ces bancs dans les prés, où l'on y mènera de studieux garçonnets et de studieux jeunes gens et où l'on me nommera directeur de tout cet ensemble? Alors grâce à un ballon captif je ferais du soleil couchant mon luminaire — la tour de l'église deviendrait ma plume — ce lac là-bas serait mon encrier — et ce massif de montagnes au loin serait un morceau de lard donné en témoignage de reconnaissance par les parents.

(Il se plonge dans une profonde méditation).

MONROC (*frappant sur l'épaule du Maître d'école*). — Vous voici plongé dans des rêveries véritablement pédagogiques, monsieur le Maître d'école.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Monsieur Monroc! Vous me voyez ravi de cette joyeuse surprise! Comment vous plut l'Italie, ce pays où les pierres parlent? Aucun signe de vieillesse n'est-il encore visible sur la Vénus de Médicis? J'espère que le pape n'avait pas marché dans de la saleté lorsque vous lui baisâtes le pied? Je...

MONROC. — Je vous parlerai à tête plus reposée. Dites-moi seulement si rien n'a changé dans le pays?

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Rien de bien important durant votre absence. Hier, on a mis la pompe en état afin de nous protéger contre l'incendie d'avant-hier. Le riche Barthel, qui a épousé Catherine de qui il était si follement épris, vient de se faire tailler, à l'imitation des culottes qu'il portait déjà, une chemise en peau de cerf, les coups de

poing de sa femme le faisant par trop souffrir. Pour ce qui concerne ma petitesse, il lui est arrivé la même chose qu'au père Homère, — depuis deux ans, je n'ai pas goûté à un rôti de porc.

MONROC. — Et, qu'est-ce donc qui vous fait croire que le vieil Homère ne mangeait pas de rôti de porc?

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Parce qu'il le décrit avec un tel art, monsieur Monroc.

MONROC. — Il faut donc que vous décriviez bien mal l'eau-de-vie?

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Non pas l'eau-de-vie, mais la vertu!

MONROC. — C'est qu'il n'y a pas de règles sans exceptions! Mais répondez-moi! En quel état se trouvent les choses au château? Mademoiselle Liddy est-elle toujours joyeuse?

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Un ramoneur vient d'arriver au château, un ramoneur qui prétend être un surintendant général, et qui semble avoir déjà spéculé quinze jours avant sa naissance sur la perte de sa vertu.

La bonne humeur de mademoiselle Liddy et la mauvaise humeur de son oncle sont au statu quo.

MONROC. — Voici 20 condoms pour cette bonne nouvelle! Je les ai achetés d'un Juif qui ne pouvait s'en débarrasser autrement et ne sais plus quel usage en faire. *(Il sort)*.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Des condoms? Qu'est-ce que c'est ça? Que pourrai-je donc faire de ces condoms, moi, pauvre maître d'école décharné? Mais silence! Je veux en faire cadeau à Madame la Juge en remerciement du pot de petits pois qu'elle me fit tenir. Elle se connaît en toutes

choses et saura donc bien comment employer des condoms.

TOBIES (*entrant*). — Bonsoir, Monsieur le Maître d'École.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Bonsoir, cher Tobies. (*A part*).
Et, par tous les diables, comment me débarrasser du bonhomme?

TOBIES. — Eh bien, que devient mon petit Gottlieb? Etes-vous allé avec lui au château?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Avez-vous appris, monsieur Tobies, qu'un dentiste est descendu à l'auberge il y a une heure et qu'il arrache les dents pour rien.

TOBIES. — Ça m'est égal! J'ai voyez-vous deux rangées de dents si saines que je pourrais aiguiser sur elles mes fourches à foin.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Qu'est-ce que cela fait? On vous les arrachera pour rien. Il faut profiter d'une pareille occasion.

TOBIES. — Oui, c'est juste! Il ne faut dédaigner aucun petit profit. Je vais me rendre là-bas et me faire arracher toutes les molaires. (*Il sort*).

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Oh! sainte naïveté! Douce ingénuité! Tu as abandonné le luxe des villes et t'es réfugiée dans la cabane du paysan! Tobies se laisse arracher les dents parce qu'on le lui fait pour rien. Ah, ah, ah! (*Il sort*).

IX

La chambre du Maître d'École.

Monroc, Mort-aux-Rats, le Maître d'École et Théophilote entrent, chargés de bouteilles.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE (*chantant*).

Vivat Bacchus, Bacchus vive,
Bacchus était un brave homme!

A Théophilote :

Pinceau de l'Albane, chante donc avec moi!

THÉOPHILOTE (*croassant*).

Vivat Bacchus, Bacchus vive,
Bacchus était un brave homme!

MONROC. — Théophilote, tu croasses à faire que les pierres se souhaitent des oreilles aux seules fins de pouvoir se les boucher.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Hé! hé? Ce gamin n'a-t-il pas une voix toute charmante? J'ai déjà serré dans mon pupitre vingt-deux lettres des Sirènes; elles veulent absolument l'engager parmi elles, mais je leur réponds chaque fois qu'il est encore trop jeune.

MORT-AUX-RATS. — Ennaisé manieur de férule, laisse la billevesée et met des verres sur la table.

LE MAITRE D'ÉCOLE (*plaçant les verres*). — Ils y sont.

MORT-AUX-RATS. — Vite donc, buvons!

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Patience, patience! Une demi-minute!

(*Il court au lit, arrache un traversin et se l'enroule autour de la tête*).

MONROC. — Diable! Qu'est-ce que cette folle mascarade?

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Pure prévoyance, monsieur Monroc! Pure prévoyance. A cause de la chute possible, je ne me soule volontiers qu'une fois la tête capitonnée.

MONROC. — Quel sage, quel expérimenté praticien! Comme ton élève soumis, je t'imite sur-le-champ, selon les règles de ta prévoyance!

MORT-AUX-RATS. — Et j'en fais autant!

(*Ils arrachent deux traversins et s'enveloppent la tête pareillement*).

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Pour le coup, messieurs, voici nos trois têtes prises dans ces monstrueux traversins telles trois malheureuses mouches tombées au milieu d'un seau de lait!

MONROC. — Maître d'École, racontez-moi une histoire de votre jeune temps!

(*Ils s'asseyent autour de la table et pintent. Le Maître d'École boit. Ils boivent immodérément*).

LE MAITRE D'ÉCOLE. — A l'époque où j'entrai à l'Université, et cela ne nous rajeunit pas, — j'avais quinze ans — j'ignorais tout des femmes ou peu s'en faut. Je me représentais vaguement l'amour sous la forme des scènes touchantes de *Paul et Virginie* dont j'avais eu entre les mains un exemplaire sans les gravures. Un de mes camarades, du diable si je me rappelle son nom! Wolfgang ou Conrad, plus ouvert à ces sortes de choses que je ne l'étais moi-même, voulut me conduire un jour dans une brasserie où fréquentaient des femmes débauchées. Mais la timidité naturelle à mon âge me retint de l'y accompagner. Et comme mes besoins se faisaient sans cesse plus vivement sentir je ne tardai pas à contracter une de ces funestes habitudes que l'hygiène réprouve, mais qui n'en est pas moins propre à maintenir l'homme dans les lisières de la

pureté divine. On rapporte même que de purs esprits, jugeant ce moyen malgré tout peu convenable, préférèrent se mutiler, ainsi qu'il est d'usage dans nos campagnes de le faire au bétail...

MONROC. — L'encorné soit de Dieu si jamais je me la coupe pour aller au ciel!

MORT-AUX-RATS. — Je n'aurai non plus garde de mettre à mal cet article. D'autant qu'à ce qu'il m'a été dit, il est possible de s'amuser en enfer... (*Il rit d'un air entendu.*)

LE MAITRE D'ÉCOLE (*de plus en plus ivre*). — Cependant il m'en arriva un soir une bonne. Comme j'étais allé faire mes pâques à Hambourg, je rencontrai sur le port une femme d'environ trente ans qui me demanda la charité et me proposa d'autre part une petite entreprise amoureuse. Pour le coup, je ne refusai point. Je la suivis dans une venelle déserte où elle me fit placer debout contre un mur et se mettant à genoux devant moi, me sortit la verge et commença de me jouer là-dessus un air de flûte dont on n'a pas idée au Conservatoire.

MONROC. — Quelle belle histoire tu nous chantes là!

MORT-AUX-RATS. — Cela n'est point honnête.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Les caresses de sa langue me transportaient dans des régions sublimes où ce n'étaient que femmes et membres dans la plus aimable confusion. La garce, qui était certes de première force à cet exercice, baissa mes culottes, se mit à me lécher avec une grande délicatesse depuis le trou du cul jusqu'au bas des couilles et quoique je lui eusse déjà envoyé un enfant dans la bouche, je rebandai incontinent. Elle m'enfonça un doigt dans l'anus et, sans interrompre son travail, atteint à la couronne de ma verge et s'en fiert un grand coup dans le gosier. Je

ne vivais plus, je nageais dans un nuage, noyé du foutre que je lâchais sans arrêt.

MORT-AUX-RATS. — Tu commences de me rendre la queue passablement belle avec tes récits.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Et vois cela m'émeut encore. N'est-il rien de mieux, ni de plus doux qu'un souvenir?

Puis elle me donna encore une fois une vigueur nouvelle, mais pour varier un peu, elle s'étendit sur le dos, couvrit sa robe et me plaçant la queue entre ses seins qu'elle tenait rapprochés et serrés, elle m'engagea à opérer par petites secousses. Le voyage fut cette fois un peu plus long, j'avais déjà fourni un bien long trajet; je m'attardai quelque temps entre les calebasses que m'offrait la gouge, laquelle du même pas me suçait délicieusement le nombril. Enfin, au mouvement de mes cloches, je sentis que l'heure des vêpres approchait, et j'inondai la poitrine de ma belle d'un torrent d'eau amidonnée dont elle reçut quelques bouillons dans la figure. Quel frémissant, quel miraculeux spectacle! On eût dit les chutes du Rhin devant Schaffouse.

MONROC. — Ah! quelle belle leçon tu nous donnes! Que n'ai-je encore l'âge d'aller à tes cours!

MORT-AUX-RATS (*déjà ivre*). — J'imagine que ma chemise doit en prendre, mais je ne sais ce que je lui verse : ou si j'urine, ou si je fous!

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Nous nous levâmes ensuite, agréablement rompus, et sous la lune molle d'avril nous cheminâmes enlacés dans les quartiers endormis de Hambourg où nul témoin ne venait nous déranger. Seuls, les fenêtres, les œillets des volets peints en vert assistaient à nos caresses. J'avais une main entre les fesses de ma compagne et celle-ci s'était à nouveau em-

parée de mon instrument qu'elle pétrissait sans vergogne.

Nous nous dirigeâmes ainsi vers la sortie de la ville; de minute en minute une brise, un zéphyr ineffable venait nous embrasser, et ma verge et ses ballonnets que j'avais laissés hors de ma brayette en recevaient une douceur nouvelle. Il me semblait alors qu'ils allaient s'envoler vers un paradis oriental, vers un harem uniquement composé de prix de beauté, où langues et fentes ne leur laisseraient point de répit. C'est dans cet agréable moment, quand les ondes de l'amour expiraient adorablement dans mes fesses, que les airs les plus lascifs et les plus mélodieux vinrent surprendre nos oreilles.

*Si j'expire d'être misée
Amour, que ton aile m'emporte!
Par le nectar qu'un vit m'apporte
Il m'est si doux d'être arrosée...*

*Douceur des vers de Lamartine
Je sens tes effets dans mon cœur
Mais plus doux est le chant vainqueur
Que me fait entendre une pine!*

Nous nous approchâmes du rivage d'où paraissaient venir les échos de ce concert priapique et, dissimulés sous une dune, nous aperçûmes enfin sept corps blancs aux contours d'une divine mollesse, folâtrant gracieusement dans le sable, les algues aux reflets lunaires, la chevelure crespée de l'écume et les vagues noires de la nuit. Nous descendîmes à pas de loup vers les nudités que j'avais, malgré le clair-obscur, reconnues pour être des femmes, aux

boutons rouges de leurs seins. Nous allions avec une extrême prudence de peur qu'un bruit de pas ne fût se dissiper soudainement ce tableau imprévu; et craignant que la présence d'un homme et d'une femme en vêtements de ville ne fût de nature à effrayer les inconnues, nous quittâmes en un clin d'œil les effets qui nous rattachaient encore au fait social.

Comme nous arrivions sur elles les sept femmes se retournèrent et c'est à la façon dont elles le firent que nous distinguâmes en elles les Sirènes dont le corps s'achève par la queue que l'on sait.

Notre état naturel nous fit accueillir et peut-être même nous sauva; en effet les Sirènes nous avouèrent plus tard qu'elles eussent sans appel condamné à d'affreux supplices l'imprudent qui se fût avisé de les brusquer. Nous nous mêlâmes à leur ronde et comme j'étais la seule pine de la compagnie, je vous laisse à penser si je fus honoré et quelles faveurs me furent offertes. La queue des sirènes est remarquablement forte et son élasticité permet à ces admirables créatures de se soulever, comme nous le faisons en nous servant de nos jambes. Elle commence au-dessous des fesses et du sexe, laissant ainsi tout loisir à ces belles de se livrer soit aux plaisirs de la fente, soit aux jouissances de la rosette. Pour ce qui est des autres postures elles leur sont aussi naturelles et familières qu'à nos femmes et même je dois dire que je n'ai jamais connu aisselles si douces que les leurs.

De plus leur queue offre à l'amour des ressources que, pauvres hommes, pauvres verges, il ne vous sera sans doute à aucun moment possible d'imaginer. Une sirène rousse fut la première que j'eus le bonheur de posséder. Je m'allongeai sur elle et enfonçai ma verge dans cet orifice que les Grecs

ont honoré chez leurs garçons d'étuves et leurs coiffeurs. Ah! plaisirs, plaisirs divins à côté desquels toute jouissance aujourd'hui m'est fade, nostalgie, nostalgie du cul rose de la sirène, quand sa queue lourde et mouillée me battait les flancs...

La deuxième, Sirène blonde, me pompa avec une science telle que les distractions dont parle Forberg me paraissent maintenant une rigolade de collégien naïf. J'abusai des sept Sirènes, chacune à son tour, m'offrant qui sa bouche, qui ses fesses, qui sa motte, qui ses aisselles, qui ses pommes d'amour, qui sa main, qui sa queue. Par les Sirènes, ma pine fut sucée, prisonnière, arme blanche, bercée par les aisselles et choyée par les seins, secouée, enroulée de toutes les manières. Je passai la nuit en leur compagnie, soit au creux de la dune, soit au pied de celle-ci, dans une grotte où je fus le second homme admis à pénétrer. Le premier avait été un navigateur dont la postérité a conservé le nom et qui passe pour disparu dans une tempête, alors que, recueilli par les maîtresses de la mer, il est mort au bordel des Sirènes du dépit et du regret de ne pouvoir se livrer sur des mousses aux habitudes de sodomie qu'il avait jadis contractées.

Le réduit que je nomme le Bordel était taillé dans le roc et les sablons. Un lampadaire de cristal, tout en facettes, l'éclairait d'une lumière tiède et d'un vert de vague, une lumière océanique : or, je me rendis bientôt compte que cet éclairage n'était que les reflets des pailloons du lustre taillés en prisme. Nous soupâmes de salicoques arrosées de vin du Rhin et autant que je puis m'en souvenir, après plus de dix ans, ces salicoques avaient le même goût marin, que la conque d'amour des Sirènes où ma langue avait

pénétré. Ma compagne hambourgeoise se livra à de semblables pratiques sur les Sirènes, et fut par elles pareillement maniée; sa tribaderie ne connaissait plus de mesure et elle n'eut de cesse que chaque Sirène n'eût mouillé. Aussi le sperme salé de ces ondines altéra-t-il à tel point la gougnotte que sa soif n'a pu être étanchée depuis, ni par le vin, ni par l'amour saphique.

(*Monroc, Mort-aux-Rats et Théophilote se branlent*).

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Hé, Monsieur Monroc, pourquoi donc les yeux de Mort-aux-Rats se brouillent?

MORT-AUX-RATS (*pressant dans son ivresse le Maître d'École sur sa poitrine*). — Pulvérise-moi, foule-moi aux pieds! Je suis un ver, je suis un pauvre niais! Mes poèmes n'ont aucune saveur, mes pensées aucun sens! Je suis un ver, infiniment petit! Jette-moi dans le borbier, jette-moi dans le borbier!

LE MAITRE D'ÉCOLE (*buvant toujours et toujours de plus en plus saoul*). — Ne pleure pas, petit Mort-aux-Rats, et parle bas, pour que le veilleur de nuit ne t'entende! Tu es dans la rage! Ton cœur redonde! N'est-ce pas ainsi Monroc?

MONROC (*enlaçant le Maître d'École*). — O ma Liddy, ma Liddy!

LE MAITRE D'ÉCOLE (*faisant la prude*). — Ne chiffonne pas mon corsage, mon cher Karl! (*Désignant Théophilote qui a vidé une bouteille et sort de son coin en titubant*). Mais cachez-vous, ami très cher, cachez-vous! Là-bas, voici revenir mon père!

MONROC. — Tu es bien un peu soûle, Liddy.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Plus bas, Karl bien-aimé! J'ai jeté un regard un peu trop profond dans le verre!

MORT-AUX-RATS (*s'abattant sur le sol*). — « Insensé, tu chantes et je dois partir! » (*Il s'endort*).

THÉOPHILOT (*grimpant après le Maître d'École halluciné*). — Méchant Maître d'École! Tu m'as battu, tu m'as fessé, tu m'as injurié! Je suis saoul! Je te bats à mon tour! Je te fesse!

LE MAITRE D'ÉCOLE. — O mon très vénéré père? Pardon! Je ne puis rien autre chose: épouser Karl ou mourir! Ne soyez pas si sévère, ô plus vénérable des pères! Je vous le demande à genoux, ne soyez pas si sévère pour votre fille infortunée! « Pardonnez-moi, monsieur! »

MONROC. — Oui, monsieur le Baron, pardonnez-nous, n'empêchez pas notre bonheur temporel et éternel!

(*Théopilot roule par terre.*)

LE MAITRE D'ÉCOLE (*joyeux*). — Victoire! Victoire! Il pardonne, il roule par terre! Karl, dans mes bras! Nous pouvons nous aimer!

MONROC (*regardant Théopilot*). — Si je regarde monsieur votre père de plus près, il me paraît être devenu tout d'un coup terriblement petit.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Il a eu la rougeole, mon cher!

MONROC. — Hou, hou!

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Dieu, pourquoi soupirez-tu?

MONROC. — Malheur, malheur! J'ai peur de tomber sous la table!

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Alors il n'y a rien à te conseiller que de te monter dessus.

(*Monroc monte sur la table, pour ne pas tomber, et roule dessous.*)

LE MAITRE D'ÉCOLE (*poussant un grand cri et se frappant les mains au-dessus de la tête*). — O destin, destin, inflexible destin! Aucune prudence humaine n'a pu te prévenir, aucun mortel t'échapper! En vain Monroc monte sur la

table, il doit par conséquent tomber dessous! O monstre farouche, plus dur que le marbre!

(*Il grince des dents.*)

MONROC. — Personne ne m'aidera donc à me relever? Maître d'École, Liddy, où êtes-vous tous deux?

LE MAITRE D'ÉCOLE. — « Zaire, vous pleurez? » Cela me chagrine, ma parole, cela me chagrine! « Venez, ma chère! » Il fait noir dehors comme un corbeau de poix! Nous allons entrer dans l'église et jouer de l'orgue!

(*Il prend Monroc sous le bras et, titubant, sort avec lui.*)

La Maitre d'École. — Le soleil est couché; la terre fatiguée a mis son bonnet de nuit étoilé; une moitié de notre globe semble morte; de mauvais rêves effrayent, derrière les rideaux, le sommeil sans défense; les enchantements se mettent au service de la pâle Hécate; le meurtrier se dresse, épouvanté par le hurlement du loup, son veilleur de nuit, et se rend à sa tâche, à grandes enjambées, comme un brigand. Le forgeron m'a confectionné une cage. Je veux la poser dans ce fourré. Au loin retentissent les coups de hache du voleur de bois et, ou je me trompe grandement, l'incantation merveilleuse de ces 16 condoms va l'attirer jusqu'ici.

(Il pose la cage dans le fourré, ouvre la porte de la cage, y renferme les condoms et va se poster dans un coin. Un temps. Le diable entre en reniflant).

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Le soleil est couché; la terre fatiguée a mis son bonnet de nuit étoilé; une moitié de notre globe semble morte; de mauvais rêves effrayent, derrière les rideaux, le sommeil sans défense; les enchantements se mettent au service de la pâle Hécate; le meurtrier se dresse, épouvanté par le hurlement du loup, son veilleur de nuit, et se rend à sa tâche, à grandes enjambées, comme un brigand. Le forgeron m'a confectionné une cage. Je veux la poser dans ce fourré. Au loin retentissent les coups de hache du voleur de bois et, ou je me trompe grandement, l'incantation merveilleuse de ces 16 condoms va l'attirer jusqu'ici.

(Il pose la cage dans le fourré, ouvre la porte de la cage, y renferme les condoms et va se poster dans un coin. Un temps. Le diable entre en reniflant).

table, il doit par conséquent tomber dessous! O monsieur farouche, plus dur que le marbre!...
 Monoc. — Personne ne m'aidera donc à me relever?
 Maitre d'École. — Non, monsieur, non.
 Maitre d'École. — Vous n'avez rien pour moi?
 Maitre d'École. — Non, monsieur, non.
 Maitre d'École. — Vous n'avez rien pour moi?
 Maitre d'École. — Non, monsieur, non.
 Maitre d'École. — Vous n'avez rien pour moi?
 Maitre d'École. — Non, monsieur, non.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Le soleil est couché; la terre fatiguée a mis son bonnet de nuit étoilé; une moitié de notre globe semble morte; de mauvais rêves effrayent, derrière les rideaux, le sommeil sans défense; les enchantements se mettent au service de la pâle Hécate; le meurtrier se dresse, épouvanté par le hurlement du loup, son veilleur de nuit, et se rend à sa tâche, à grandes enjambées, comme un brigand. Le forgeron m'a confectionné une cage. Je veux la poser dans ce fourré. Au loin retentissent les coups de hache du voleur de bois et, ou je me trompe grandement, l'incantation merveilleuse de ces 16 condoms va l'attirer jusqu'ici.

(Il pose la cage dans le fourré, ouvre la porte de la cage, y renferme les condoms et va se poster dans un coin. Un temps. Le diable entre en reniflant).

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Le voici déjà! Comme cela le picote dans le nez!

LE DIABLE. — Je flaire deux sortes de choses ici! A gauche quelque chose d'impudique, qui empêche d'avoir des enfants, — à droite quelque chose de saouï, qui s'occupe des enfants.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Pourvu que cette allusion ne me vise pas.

LE DIABLE (*se dirigeant vers les condoms*). — La chose impudique m'attire avec violence (*Se tournant du côté du Maître d'École*). Mais la chose saouïle ne m'attire pas moins. (*S'arrêtant*). Si seulement je pouvais savoir laquelle des deux est la plus immorale. (*Il renifle plus fortement*.)

LE MAITRE D'ÉCOLE (*terrifié*). — Oh sacrédié, ma conscience!

LE DIABLE. — J'ai trouvé : l'objet saouï, s'occupant d'enfants et qui se trouve à ma droite est le pire des deux. La chose impudique, qui empêche d'avoir des enfants et se trouve à ma gauche, comparée à l'autre, n'est qu'innocence. (*Il se dirige vivement du côté du Maître d'École*.)

LE MAITRE D'ÉCOLE (*s'éloignant en décrivant des cercles*). — Sapristi de sapristi, me voici dans une belle situation! Je ne pouvais cependant penser être plus chargé de péchés qu'un condom! D'ailleurs il ne peut s'agir là que d'une plaisanterie de la part du malicieux sieur Méphisto! — Dieu merci, voici un morceau brisé d'une chaire d'église que j'ai dû empocher hier dans mon ivresse! Je vais brandir cela devant lui et l'empêcher ainsi de m'approcher. (*Il fait ce qu'il a dit*.)

LE DIABLE (*se rejetant brusquement en arrière*). — Peuh! l'objet saouï s'est amélioré grâce à un morceau de chaire

d'église! Peuh! — Non, je préfère me tourner vers l'objet impudique bien qu'il soit le plus moral. (*Il se précipite goulûment vers la cage, mais au moment où il tient les condoms, le Maître d'École bondit et referme la porte sur lui*.)

LE DIABLE (*poussant un cri*). — Terre et enfer, on m'enferme, je suis prisonnier! (*Secouant vigoureusement les barreaux*.) Inutile, inutile! Les barreaux sont placés en croix, je ne peux pas les briser. (*Il aperçoit le Maître d'École*). Oh! toi, canaille, filou, fripouille! — Non, je voulais dire homme noble, aimable, bon, relâche-moi, oh! relâche-moi.

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Bonjour, bonjour! On prend les souris avec du lard et avec des condoms le diable!

(*Il charge la cage sur son dos et, transportant ainsi le Diable, s'en va*.)

(*Le chevalier Mordax entre avec ses mercenaires*.)

LE CHEVALIER (*tousse, crache, puis commence son discours*). — Messieurs les mercenaires! La baronne Liddy se trouve dans le pavillon de chasse de Lapsbrunn! Puisqu'elle ne veut se rendre à la bonté que j'ai de la demander en mariage, je suis décidé à l'enlever de force, avec votre concours! Avez-vous rabattu vos crinières sur vos visages de gibier de potence, afin que vous ne me fassiez pas honte?

LES MERCENAIRES. — Oui.

LE CHEVALIER. — Bon. (*Ils sortent*.)

MONROC (*entrant accompagné de serviteurs armés*). — D'étranges personnages errent par la forêt. Mademoiselle Liddy et son oncle sont à Lapsbrunn. Je crains, je crains qu'une attaque ne soit préparée contre eux. (*Aux serviteurs*.) Chargez vos pistolets, peut-être y aura-t-il lieu de les vider dans la peau de quelques vauriens. (*Ils chargent leurs revolvers et sortent*.)

Le Baron (qui s'agit au paravent). — Vraiment il me semble que tu leur donnes à manger. (Il s'assied à table avec eux.)
LIDDY. — Mon oncle, mon oncle, où allez-vous ? Il n'est pas de descente précipitamment les escaliers ! L'escalier y a même pas de lumière dans cette chambre. Mort-aux-Rats, six Rats ou dix Rats, ça n'est pas de la lumière !
MORT-AUX-RATS. — Ciel, quel air ! Quel bruit ! Quel bruit !
LIDDY. — Ciel, quel air ! Quel bruit ! Quel bruit !
MORT-AUX-RATS. — Ciel, quel air ! Quel bruit ! Quel bruit !
LIDDY. — Ciel, quel air ! Quel bruit ! Quel bruit !
MORT-AUX-RATS. — Ciel, quel air ! Quel bruit ! Quel bruit !

XI

Une chambre misérable dans le pavillon de chasse de Lapsbrunn. Entrent le Baron, Liddy et Mort-aux-Rats.

LIDDY. — Mort-aux-Rats, vous nous avez bien trompés ! S'il y a ici une atmosphère romantique, je veux... — Oh ! mon cher oncle, je frissonne ! Faites atteler afin que nous quittions ce repaire de brigands !
LE BARON. — Fillette, tu trembles ! Ce n'est pourtant pas là ton habitude.
LIDDY. — Je vous en conjure, faites atteler, faites atteler !
LE BARON. — Holà, l'hôte !
(L'Hôte entre.)
LE BARON. — As-tu donné à manger aux chevaux ?
L'HOTE. — Je ne donne pas à manger à des chevaux étrangers. (Il sort.)
LIDDY. — Quel vieil ours.

LE BARON (*qui s'irrite un peu tard*). — Vaurien, il va falloir que tu leur donnes à manger. (*Il sort*).

LIDDY. — Mon oncle, mon oncle, où allez-vous? — Il n'entend pas et descend précipitamment l'escalier! Et il n'y a même pas de lumière dans cette sombre pièce!... Mort-aux-Rats, où êtes-vous?

MORT-AUX-RATS (*d'une voix angoissée*). — Je, Mademoiselle, je...

LIDDY (*sursautant*). — Ciel, qu'était-ce? Quel bruit sur le plancher!

MORT-AUX-RATS (*tremblant*). — Ce n'était sans doute qu'une souris qui passait!

LIDDY. — Ah, je tremble presque devant mon propre souffle! Jamais encore je n'avais eu si peur! — Enfin voici mon oncle avec de la lumière.

LE BARON (*très agité et portant une lumière à la main*). — Mort-aux-Rats, montrez-moi votre visage. (*Après l'avoir regardé à la lumière*). Non, vous n'êtes au courant de rien! Je vous reconnais innocent.

LIDDY. — Au nom de tous les saints, que signifie cela?

LE BARON. — L'hôte n'est qu'un traître, ma nièce! Il a laissé pénétrer dans la maison toute une tourbe de canailles et refuse de me rendre mon cheval.

LIDDY. — Jésus! Nous sommes perdus. (*Elle s'écroule sur une chaise*).

MORT-AUX-RATS (*désespéré*). — Perdus, perdus!

LE BARON. — Et si ces bandits ne guignaient que notre argent, mais c'est à toi qu'ils en veulent, Liddy?

MORT-AUX-RATS. — Oh! s'il s'agit de cela, Liddy, sauvez notre vie, sauvez notre vie! Nécessité ne connaît pas de lois! Si vous pouviez rencontrer le chef de la troupe

dans une audience privée, des suites possibles de laquelle vous vous débarrasseriez ensuite dans un soi-disant voyage aux eaux...

LIDDY (*se redressant fièrement*). — Malheureux versificateur tais-toi et cache-toi, avec ta lamentable existence, derrière le poêle! (*Otant une de ses épingles à cheveux*). Avant qu'un seul de ces vauriens ne touche même ma main, cette épingle percera dix fois ma poitrine! — Courage, mon cher oncle. Verrouillons la porte! La plus faible est souvent la plus forte au moment du péril!

LE BARON. — Noble et héroïque enfant. (*Elle verrouille la porte*).

LIDDY. — Portons la table devant la porte.

LE BARON. — Elle est trop lourde pour nous.

LIDDY. — Je la porterai seule.

LE BARON. — Tu écrases ta poitrine contre cette table monstrueuse! — Mon Dieu, où trouves-tu cette force?

LIDDY. — Prenez cette épée et donnez-moi votre couteau de chasse! — Ah, la troupe s'approche.

(*Le chevalier et ses acolytes livrent assaut à la porte et parviennent à l'ouvrir après plusieurs attaques. Liddy jette le couteau de chasse à la tête de l'un d'eux. La horde hésite une seconde. Peu après on entend la voix de Monroc. Des coups de pistolet. Les assaillants se sauvent. Monroc entre et ses serviteurs le suivent, entourant le chevalier qu'ils ont fait prisonnier*).

LIDDY. — Nous sommes sauvés. (*Elle tombe, évanouie dans les bras de Monroc*).

MONROC (*au baron, en lui désignant Mort-aux-Rats*). — Voici l'instigateur de cet attentat. (*Tandis que deux serviteurs pénètrent, accompagnant Du Val*.) Et celui-ci, que nous trouvâmes dans ces parages, faisant le gué, nous a avoué, tout comme

le chevalier Mordax, avoir vendu pour 2.000 couronnes sa fiancée à un collectionneur d'hôteliers et de fiancées. Par prudence, il a bourré toutes ses poches d'oignons, afin de pleurer, grâce à eux, des larmes de regret. (*Les serviteurs retournent les poches de M. Du Val; une quantité d'oignons tombe à terre.*)

LIDDY (*revenant à elle*). — Monsieur Monroc, vous risquâtes votre sang pour moi : si ma main peut vous être une récompense, la voici.

MONROC. — Trop heureux, je tombe à vos genoux.

LIDDY. — Non pas ! Un homme comme vous ne doit se courber devant aucune jeune fille ! C'est avec joie que je donne le baiser de fiançailles sur ces lèvres que vous aviez coutume de dénigrer si injustement.

LE BARON. — Voilà qui est bien ! Je bénis votre union !

MORT-AUX-RATS. — Et c'est moi qui composerai l'épithalame.

LIDDY (*souriant*). — Mort-aux-Rats, vous êtes effroyablement lâche !

MORT-AUX-RATS. — Je suis un poète, mademoiselle !

LE BARON (*à Du Val et au Chevalier*). — Quant à vous qui êtes la honte de la noblesse, vous subirez le châtiment que vous méritez ! Je veux vous ficeler l'un à l'autre, comme des malfaiteurs de la plus vile espèce, vous transporter en plein jour dans la ville, vous...

LE CHEVALIER (*s'échauffant*). — Enfer et damnation, ceci dépasse ma patience ! Me faire transporter pieds et poings liés en ville ! Voici donc la récompense que je reçois pour avoir si divinement joué mon rôle ? Croyez-vous, Monsieur le Baron de théâtre, que je ne sache pas que vous êtes l'acteur V. et que vous n'avez pas le droit de me toucher ?

— Allons vite, Monsieur Du Val, nous allons grimper à l'orchestre chez les musiciens, ce sont mes amis intimes et ils ne toucheront pas à un cheveu de ma tête.

(*Le chevalier et M. Du Val se réfugient à l'orchestre. Entrée du Maître d'École portant sur son dos la cage où est enfermé le Diable.*)

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Je vous félicite Monsieur le Baron d'être si heureusement parvenu à ravir votre nièce des griffes du chevalier Mordax.

LE BARON. — Suis en possession de mon bon sens, Maître d'École ? N'est-ce pas le chanoine que vous trimallez dans cette cage, sur votre dos ?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE (*posant la cage sur la table*). — Hum, si le Diable peut-être un ecclésiastique, il peut fort bien être un chanoine, car ramoneur qui gèle sans cesse se trouve être précisément Satan en personne.

(*Tous, y compris le Chevalier et Du Val, dans l'orchestre.*) — Comment ? Satan ? O miracle !

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Oui, pour la seconde fois, j'ai délivré notre globe du diable, et, tel un moineau, je le livre à l'humanité entière pour qu'elle en fasse ce qui lui convient.

LE DIABLE. — Monsieur le Baron, je vous en conjure, libérez-moi de cette cage, délivrez-moi du Maître d'École ! Il me taquine sans cesse, cours avec moi à travers bois et fourrés, me chatouille avec de longues orties et me saupoudre la tête de sable trois fois par minute.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — C'est le Diable, Monsieur le Baron, il l'a mérité, il l'a mérité ! Faites attention ! Je vais essayer sur lui ma principale expérience ! Il va falloir qu'il mange le livre de cantiques et me tende ensuite la patte. (*Lui tendant le livre*). Mange ! (*Le Diable se rebiffe*). Mange,

chien céleste, mange! (*Le Diable se rebiffe plus fort. Entre un serviteur*).

LE SERVITEUR. — Une jeune et jolie dame, Russe à en juger d'après son costume, vient d'apparaître, on ne sait comment, sur le seuil de la grande porte.

LE DIABLE (*jubilant*). — Oh, c'est ma grand'mère! C'est sûrement ma grand'mère! Elle a mis une robe russe en fourrure de crainte d'attraper froid.

MORT-AUX-RATS. — Vous vous trompez, Monsieur le Diable! Le serviteur n'a pas parlé de votre grand'mère, mais d'une dame encore jeune et belle.

LE DIABLE. — Espèce d'imbécile! Comme si ma grand'mère était vieille et laide! Ne sais-tu donc pas que nous autres, immortels, demeureront éternellement jeunes! Si je suis devenu néanmoins vieux et ridé, c'est le tout particulier souci que je me suis fait au sujet de la découverte de hannetons qui en est cause. (*La grand'mère du Diable, une florissante jeune femme en tenue d'hiver russe, entre et salue la compagnie avec une révérence muette*).

LA GRAND'MÈRE DU DIABLE. — Maître d'École, relâchez mon petit-fils et demandez pour cette complaisance le prix qui vous conviendra.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Je demanderai donc, Excellence, qu'il veuille bien me donner la patte.

LA GRAND'MÈRE DU DIABLE. — Donne la patte.

(*Le Diable tend la patte et le Maître d'École ouvre la cage*).

LA GRAND'MÈRE DU DIABLE. — Voici, cher petit-fils! Sois content! Le ménage à fond est terminé en Enfer! Tu peux tout de suite rentrer avec moi; le café bouillant fume déjà sur la table pour te réchauffer.

LE DIABLE. — Voilà qui est parfait, grand'mère, par-

fait! — Mais en prenant mon café j'aime avoir quelque chose à lire! — Maître d'École ne portez-vous pas sur vous, par hasard, les écrits du professeur Kroug, et particulièrement ceux qui concernent l'état actuel des choses en Grèce?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Oui, on m'a envoyé aujourd'hui des harengs pourris — (*tandis qu'il sort différents paquets de sa poche*) et grâce à ces harengs je peux vous munir également des *Contes* de Van der Velde, des différentes œuvres de Louise Brachmann, celle qui se noya, et même du *Divan* et du *Wilhelm Meister* de Gœthe.

LE DIABLE. — Eh! Quelle quantité de machines imprimées! Grand'mère, n'as-tu pas emmené un serviteur pour porter tout cela?

LA GRAND-MÈRE DU DIABLE. — Certes; je me suis fait suivre par l'empereur Néron. Il se tient auprès du grand escalier, il est en train de nettoyer les bottes de cheval que je t'ai apportées.

LE DIABLE (*appelant*). — Néron, Néron!

L'EMPEREUR ROMAIN NÉRON (*entrant, vêtu d'une livrée et tenant à la main les bottes de cheval du Diable*). — Que désire votre Excellence?

LE DIABLE. — Amène mes bottes! (*Il s'habille*). Que devient le camarade Tibère?

NÉRON. — Il est à la blanchisserie et fait sécher son linge.

LE DIABLE. — C'est fort bien! Viens, mon bon Néron, — prends l'état actuel de la question grecque sous ton bras gauche et l'œuvre poétique de Louise Brachmann sous ton bras droit et porte tout cela.

NÉRON. — A vos ordres, Excellence.

LE DIABLE (*à la compagnie avec un sourire espiègle*). — Au

revoir, au revoir! (*Lui, sa grand'mère et Néron portant les livres sous le bras, disparaissent.*)

LE MAITRE D'ÉCOLE. — Qu'était-ce, Monsieur le Baron?

LE BARON. — Je vous le demande, Monsieur le Maître d'École.

MORT-AUX-RATS. — Je viens d'avoir une inspiration. Je veux écrire une ballade naïve et folle, intitulée « Néron nettoie les bottes du diable ».

LE BARON. — Tout cela ne t'étonne pas, Liddy?

MONROC. — Liddy ni moi n'y avons pas prêté grande attention.

LE BARON. — Je vous approuve; c'est ainsi que doivent faire des fiancés! (*A un domestique qui entre.*) Notre voiture est-elle en bon état?

LE SERVITEUR. — Personne n'y a touché.

LE BARON. — Va donc chercher la corbeille contenant des bouteilles qui se trouve dans la voiture. (*Le domestique sort.*) Nous allons, pour nous reconforter, nous préparer quelques verres de punch.

LE MAITRE D'ÉCOLE (*qui tombe soudain des nuages*). — Que vous êtes raisonnable, Monsieur le Baron. (*Rentre le domestique avec la corbeille.*)

XII

La Maisonnette de Schallbrunn.

MORT-AUX-RATS (*à la fenêtre*). — Mais qui vient là-bas, avec une lanterne, par la forêt? il semble qu'il se dirige par ici?

LE MAITRE D'ÉCOLE (*aussi à la fenêtre*). — Le Diable l'emporte! Le drôle nous arrive si tard dans la nuit pour nous aider à avaler le punch! C'est le maudit auteur, ou, comme on devrait proprement le nommer, le minuscule auteur, l'auteur de cette pièce! Il est bête comme un sabot de vache, bave sur tous les écrivains et n'est bon lui-même à rien, a une jambe de travers, des yeux louches et une insipide face de singe! Fermez-lui la porte au nez, Monsieur le Baron, fermez-lui la porte!

L'AUTEUR (*debors, derrière la porte*). — O maudit Maître d'École! Immesurable sac à mensonges!

LE MAÎTRE D'ÉCOLE. — Fermez-lui la porte, Monsieur le Baron, fermez-lui la porte au nez!

LIDDY. — Maître d'École, Maître d'École, comme vous êtes amer à l'égard d'un homme qui vous a inventé! (*On frappe.*) Entrez. (*L'auteur entre, avec une lanterne allumée.*)

FIN

NOTE

Les Silènes, dont le texte est publié ici intégralement pour la première fois, ont été adaptés de « *Sherze, Ironie, Satire* », de F. Grabbe.

Quelques scènes en ont été publiées en 1923 dans *Paris-Journal*. Il existe à notre connaissance deux manuscrits de cette œuvre de Jarry : l'un, d'après lequel notre édition a été établie, fut confié à Guillaume Apollinaire; l'autre demeura longtemps entre les mains du Docteur Saltas. Peut-être celui-ci le possède-t-il encore ?

La Mairie d'Écotez. — Fermez-moi la porte, Monsieur
de Daron, fermez-moi la porte, Monsieur
L'écotez. — Mairie d'Écotez, Mairie d'Écotez, comment vous
vous amusez à l'égard d'un homme qui a travaillé
pour l'Écotez. (Comme M. de Daron.)

Les Silènes, dont le nom est donné au
présent pour le premier fois, ont été
de « Siles, Siles, Siles » de P. Girard.
Quelques années en ont été publiées en 1877 dans
Paris-Journal. Il existe à notre connaissance
une manuscrite de Siles de Siles : L'écotez
L'écotez, Siles de Siles, Siles de Siles, Siles de Siles
à Gisors, Siles de Siles, Siles de Siles, Siles de Siles
Siles de Siles, Siles de Siles, Siles de Siles, Siles de Siles
Siles de Siles, Siles de Siles, Siles de Siles, Siles de Siles

JUSTIFICATION

Il a été tiré de ouvrage :
4 exemplaires sur vieux Japon à la forme, numérotés
de 1 à 4;
et 100 exemplaires sur vergé de Rives B. F. K. nu-
mérotés de 5 à 104.

EXEMPLAIRE N° 68